

Michel Gauchet
Le philosophe et son temps

Francine Bordeleau

Number 69, Winter 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21066ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bordeleau, F. (1997). Michel Gauchet : le philosophe et son temps. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (69), 70–73.

Marcel Gauchet

Le philosophe et son temps

Entrevue réalisée par
Francine Bordeleau

Marcel Gauchet n'a rien (du moins pas encore) du philosophe à la mode que les médias lancent le temps de quelques saisons. C'est par la grâce de livres austères qu'il entre, et par la grande porte, dans le champ philosophique et on ne se trompe guère en disant que ce penseur-là marquera profondément les intellectuels de son époque.

Marcel Gauchet, jeune philosophe connu seulement des milieux ultra-spécialisés, publie en 1985 *Le désenchantement du monde* chez Gallimard : un titre presque romantique pour ce qui est en fait « une histoire politique de la religion ». Il n'a pas encore 40 ans, il ne fait pas officiellement partie de l'intelligentsia universitaire – il commencera d'enseigner à l'université en 1989 – et ne travaille pas encore pour l'un des plus grands éditeurs français. Mais il est un intellectuel tout à fait typique de sa génération, celle qui avait 20 ans en 1968 : enfant de la gauche, de l'ultra-gauche même, mais de la branche anti-stalinienne issue du trotskisme et du mouvement situationniste. Et son itinéraire est façonné par le politique, par les grandes questions que se posent certains intellectuels à l'époque et qui pourraient se résumer par : les régimes totalitaires ayant en général été la rançon des révolutions de style communiste,

comment peut-on formuler une philosophie de l'homme qui soit une solution de rechange au marxisme ?

« C'est la question sous-jacente à un livre comme *Le désenchantement du monde* », dit d'entrée de jeu Marcel Gauchet qui réfléchit depuis toujours sur la politique et le politique, sur la nature profonde des deux concepts.

Le marxisme avait réduit le religieux à une superstructure, à un « opium du peuple ». Gauchet soutient plutôt que le religieux a modelé activement la réalité collective, et en particulier les formes politiques ; il s'en explique dans cet essai un peu en marge des sujets des années 80.

Le désenchantement du philosophe

Mais la marge, Gauchet connaît. Des premières revues (« Je me suis toujours occupé de revues dans ma vie, toujours »),

insiste-t-il), évidemment axées sur la réflexion politique, tirées à mille exemplaires et vendues dans les librairies par les concepteurs eux-mêmes, jusqu'à l'écriture, le philosophe était volontairement resté, jusqu'à tout récemment, à l'écart des institutions. « Je n'aime pas l'université, qui me l'a bien rendu. » Mais, ajoutait-il avec un sourire qui vient à tout moment arrondir encore son visage doux et presque lunaire, « j'ai fini par atterrir parce qu'on vieillit, on s'officialise et on a envie de conditions plus confortables ».

Plébiscité par *Le nouvel observateur*, Marcel Gauchet a acquis dans une micro-société intellectuelle une visibilité, une notoriété qu'il n'avait pas demandées. « Je ne me sens absolument pas un philosophe à la mode et je souhaite sincèrement ne pas le devenir. De toute façon, le contexte social actuel n'est guère propice à l'émergence de modes intellectuelles qui sont devenues telles parce qu'elles étaient liées à des phénomènes, à des mouvements sociaux. L'existentialisme, par exemple, ne se conçoit pas sans le bebop, le jazz et ce choc historique formidable qu'a été la guerre contre le nazisme. 1968, c'est la rencontre du structuralisme avec le mouvement social et politique ; tout le monde connaît les grands ténors du structuralisme parce qu'ils étaient les emblèmes d'un soulèvement. Aujourd'hui, il n'existe aucun mouvement de ce genre, donc on est à l'abri. »

Marcel Gauchet parle longuement, abondamment. J'ai le malheur de hasarder qu'on a l'impression qu'actuellement et depuis un certain temps, dans le monde des idées, il ne se passe pas grand-chose ! « Ce que vous dites est typique. Vous avez l'impression qu'il n'y a rien parce que la presse, les médias n'orchestrent rien. Mais quand ils orchestrent, ce sont généralement des événements, des idées bidon, aussi bidon que la révolution roumaine concoctée, de toute évidence, par le KGB et l'armée soviétique, et qu'on a présentée comme un soulèvement populaire. » Ce que constate Gauchet, c'est qu'il y a toujours quelque chose. Si des périodes semblent plus ou moins fastes, c'est plutôt qu'elles sont « plus ou moins fastes du point de vue du bruit qui entoure ce qui se fait ». Tant qu'une rumeur persiste et bourdonne, vous aurez l'impression d'une intense production d'idées. Mais rumeur ou non, « il apparaît, et c'est tout à fait banal de le constater, une nouvelle génération intellectuelle dont je suis ».

Mais de façon très pragmatique, la philo, comme dit Gauchet, « c'est chiant, abstrait et difficile ». Son existence à l'extérieur d'un cercle restreint de penseurs suppose « qu'il y ait des gens habiles, souvent des journalistes, qui, à partir de livres ésotériques, arrivent à tirer des slogans ou

des mots d'ordre, des idées simplificatrices qui donnent à tout le monde l'impression de savoir ce qu'il y a dans les livres. Or qui lit réellement ? Qui a lu réellement *Les mots et les choses* de Foucault, un livre extrêmement difficile dont on n'a pas compris le vrai sens pendant très longtemps ? Très peu de gens ».

Vous voyez le paradoxe. « Les Français ont vendu au monde entier une mixture de linguistique tchèque et de philosophie heideggerienne qui va passer pour le *must* mondial de la pensée ! Par chance – ou par malchance – cette opération de transmutation médiatique ne s'est pas encore produite pour ma génération, mais ça peut venir ! Des gens assez malins pour le faire, il y en aura sûrement, il y en a toujours : c'est ce dont on manque le moins en France. Des gens pour faire des travaux de fond, on n'en a pas tellement ; des gens pour exprimer de façon séduisante ou au contraire pour publier des trucs alambiqués mais qui paraissent bien, on en a en quantité. C'est même ce que les Français font depuis longtemps : ils vendent la philosophie allemande aux autres parce qu'ils l'expriment sur un mode plus agréable que son style d'origine. C'est ce qu'a fait Sartre, il a vendu la phénoménologie avec génie. »

De l'importance de la philosophie

Après un tel constat, plus lucide que désabusé, on se demande à quoi, aujourd'hui, peut bien encore servir la philosophie et pour quoi, d'ailleurs, s'obstiner à en faire. Gauchet répète : « Pourquoi faire de la philo ? À quoi elle sert ? C'est très simple. Nous vivons dans un monde que nous ne comprenons que très mal, dans une histoire qui nous est largement mystérieuse. Si nous réfléchissons à la manière dont fonctionne chaque sujet individuel, des lueurs, parfois, nous suggèrent que nous pouvons penser autrement que ce que la grande tradition nous a appris. On peut dire des choses nouvelles sur l'homme, sur la société, sur la politique, sur l'histoire. La philosophie, c'est ça. Ce qui ne devrait pas l'empêcher de rester modeste. »

Gauchet pratique ce qu'il prêche. Ses livres témoignent d'un labeur obstiné, du labeur inhérent à la volonté de comprendre le monde, pas de l'aspiration à devenir *star*. Pour Marcel Gauchet, la philosophie ne se justifie que si elle cherche, « avec un regard nouveau, aussi bien comment les gens fonctionnent dans leur tête que comment marche réellement notre société. Pourquoi, par exemple, mon intérêt pour la politique ? Tout bêtement parce que les démocraties occidentales fonctionnent autrement qu'elles ne le croient. Et ceci explique beaucoup de choses, notamment

l'insatisfaction que nous pouvons éprouver à leur égard. Par conséquent comment les perfectionner ? Voilà qui, comme philosophe, m'intéresse au plus haut point ».

Penser les aléas de la démocratie

Ces dysfonctionnements de la démocratie, Gauchet ne demande pas mieux que d'en cerner quelques-uns, d'autant que nous nous approchons du sujet de son essai : *La révolution des droits de l'homme*.

Ce philosophe qui se double d'un historien a enfoncé bien des certitudes. Avions-nous cru que le Dieu omnipotent et transcendant de la religion chrétienne marque une plus grande dépendance humaine envers lui ? Pas du tout, explique Gauchet : plus un Dieu est grand, plus l'homme est libre. On nous a beaucoup répété qu'enfermer les fous, c'est les exclure ? Par le biais de la discipline collective, l'institution asilaire vise au contraire leur réintégration, rétorque-t-il. Vous suivez les démonstrations de Gauchet, presque convaincu désormais que la modernité ne s'est pas instituée contre les religions de la transcendance mais grâce à elles, que nous sommes entrés dans un monde où c'est maintenant à nous de fabriquer notre histoire, que les procédures démocratiques sont un mouvement vers une société hors religion, que l'individu ne s'oppose pas à l'État mais qu'ils vont et prospèrent de concert.

Voici donc Gauchet, chevauchant les signes contradictoires laissés par les démocraties. « Elles comportent des zones d'obscurité majeures, comme le maintien en leur sein d'une espèce de principe anarchique. » Mais encore ? « Qui pourrait dire à quoi sert le pouvoir ? On ne le sait pas du tout. Pourquoi ce besoin de monarques dans les démocraties ? Pourquoi ces régimes, qui se pensent électifs, fonctionnent-ils en réalité monarchiquement ? On ne peut pas tout expliquer par le cynisme qui est toujours, chez les politiciens, une composante naturelle. Le cynisme des politiciens est une chose, la résignation de leurs électeurs en est une autre. Le politicien sait simplement que des règles de fonctionnement supposent un pouvoir d'un certain style, d'un style plus monarchique qu'autrement. Par ailleurs, les Français n'ont jamais fait que guillotiner leurs rois tout en rêvant d'un autre. Il faut essayer de comprendre pourquoi ; alors seulement on pourra introduire plus de démocratie. »

« La démocratie, poursuit Gauchet, c'est la légitimité de l'opposition des points de vue. Il y a deux versions historiques de ces systèmes qui aboutissent toutes deux à énormément d'insatisfaction : les Anglo-

Saxons ont deux partis qui sont en fait pareils et tout le monde s'en fout ; les Français ont une droite et une gauche prêtes à se sauter à la gorge, chacune rêvant d'exterminer le camp d'en face. Mais la France a finalement basculé dans un système où la droite et la gauche sont à peu près pareilles. »

Même chose chez nous et aux États-Unis. Qui pense encore réellement que le Parti québécois est plus à gauche que le Parti libéral ? Résultat : les gens ne votent plus. « Ou on estime que l'opposition est bidon, et la politique n'intéresse plus personne. Ou on estime que l'opposition a un sens, et elle devient alors quasi totalitaire. C'est extrêmement décourageant. Ce problème-là, il faut essayer de le dominer parce qu'il est au cœur de ce qui détourne complètement les gens de la politique. En fait, dire qu'il y a une légitime opposition des points de vue (c'est le fondement de la démocratie), c'est dire qu'il n'y a pas de vérité, ou du moins que la vérité est nécessairement divisée. Ce n'est pas simplement : les uns ont raison une fois, les autres ont raison une autre fois, c'est que toujours vous êtes sûr de rencontrer quelqu'un qui aura du sens à dire qu'il n'est pas d'accord avec vous. »

La perplexité de l'historien

Marcel Gauchet cherche à élucider toutes les contradictions de nos démocraties. Il soulève au passage des problématiques avec lesquelles nous sommes nous-mêmes très familiers et qui se rapportent directement à cette Déclaration des droits de l'homme énoncée en 1789 : par exemple ce cercle vicieux de la reconnaissance d'un droit collectif venant restreindre l'exercice d'un droit individuel. Une loi est-elle promulguée ? Vous trouverez toujours quelqu'un pour la contester en invoquant le fait qu'elle est discriminatoire. « Est-ce simplement une situation pathologique de laquelle on ne peut sortir ? En tout cas, on ne se tirera pas du problème en se contentant de confier aux juristes le soin de rédiger de meilleures lois. C'est là où la philosophie politique devrait avoir son rôle à jouer. »

La philosophie nord-américaine, fondée sur la prééminence de l'État de droit, est plus perméable à ce genre de débats. « Les Nord-Américains sont idéalistes et juridiques : ils pensent qu'il vaut mieux laisser échapper dix coupables plutôt que de commettre une erreur judiciaire. C'est ainsi qu'on permet à la pègre américaine d'échapper à la justice. La philosophie européenne : il vaut mieux qu'un innocent soit condamné si les coupables sont coffrés avec. Les Européens sont cyniques et politiques, ils pensent que la politique

« Il s'est agi en fait de la mise en place d'une société et de l'ouverture d'une histoire l'une et l'autre entièrement inédites. À peine si, deux siècles après, nous commençons à maîtriser dans leur étendue les conséquences de cette redéfinition de l'ordre humain selon des 'principes simples et incontestables' quant au statut des atomes sociaux, quant à la forme de leurs relations, quant au mode de leur être-ensemble. L'abîme entre le projet revendiqué et la dynamique enclenchée a durablement justifié une critique forte de ces prétendues évidences de l'individu et de leur irréalité abstraite, dénoncée tantôt comme abus de la raison et tantôt comme masque de l'intérêt. Nous sommes très exactement au moment où cette grande querelle se referme, où il devient possible d'équitablement tenir ensemble l'effectivité du programme et la vérité de sa critique. L'idée des droits de l'homme a réellement engendré un monde, mais elle l'a fait à l'aveugle, au milieu de convulsions et d'errances dues à la difficulté infinie de lui procurer une incarnation collective opérante et assurée. »

La révolution des droits de l'homme,
Gallimard, 1989, p. 10-11.

« Cette multiplication a dû être pour quelque chose, dans la perplexité qui saisit l'Assemblée le 1^{er} août, à côté, il est vrai, des motifs nettement moins intellectuels que pouvaient lui inspirer les désordres et les violences de l'insurrection paysanne dont les nouvelles donnaient depuis quelques jours une intensité toute pratique au problème de l'égalité. 'Il faut commencer par établir des lois qui rapprochent les hommes avant de leur dire indistinctement parmi nous, comme dans les États-Unis, : vous êtes égaux', observe ainsi Champion de Cicé l'aîné, dont on a noté les réserves. La question initialement soulevée par Mounier resurgit : faut-il 'assurer invariablement les droits de l'homme avant ceux de la société, ou bien ne doit-on présenter leurs droits naturels aux citoyens qu'assortis des modifications et des limitations que leur apporte nécessairement le droit positif' ? Puis elle se déplace pour se présenter sous une autre forme : peut-on proclamer les droits sans leur adjoindre la reconnaissance des devoirs de l'homme ? »

La révolution des droits de l'homme,
Gallimard, 1989, p. 62.

l'emporte sur le droit. »

Gauchet poursuit son idée. « Nous avons donné les droits de l'homme au monde : nous ne sommes donc pas tenus de les respecter ! Puisqu'on connaît la théorie, on peut prendre avec elle certaines libertés. Les deux systèmes comportent des problèmes qui nous laissent intellectuellement désarmés. Ça me ramène à ce que je disais : nous comprenons très mal comment fonctionne notre société, nous comprenons très mal la contradiction des principes sur lesquels elle repose. Nous sommes dans des sociétés qui implorent sous le poids de leurs propres contradictions. » Bel objet de recherche pour le philosophe.

La révolution des droits de l'homme, c'est sûr, aura une suite quelconque. « Les Français ont proclamé les droits de l'homme il y a deux siècles, puis ils ont élaboré la philosophie la plus sophistiquée pour dire que les droits de l'homme c'est de la merde. Mais est-ce étonnant ? Si on fouille la Déclaration un peu plus loin que ses grandes évidences, on découvre les apories sur lesquelles les révolutionnaires français se sont plantés, et bien plantés. On ne s'est pas encore rendu compte que ces principes, qu'on dit évidents par eux-mêmes, contiennent une mine invraisemblable de questions. La vague des droits de l'homme, elle commence vraiment aux États-Unis avec les mouvements civiques des années 60. Elle gagne les pays d'Europe avec la contestation du communisme. Dans vingt ans les droits de l'homme feront hurler tout le monde. Tel qu'on est parti, ils vont laisser de très mauvais souvenirs. »

L'ère du post-religieux

Si l'on revient en arrière, la Déclaration des droits de l'homme n'en marque pas moins un moment de rupture révélateur dans l'histoire occidentale : cette pensée du religieux dont nous sommes encore tributaires a connu une cassure symbolique au XVIII^e siècle, quand les Français ont guillotiné leur roi, le personnage sacré.

Ne sommes-nous pas entrés, du coup, dans une ère plus laïque ? « Oui. Le texte des droits de l'homme contient le message que les gens prennent plus conscience de leur individualité, de leur autonomie personnelle par rapport à ces formes très lourdes de sacralité collective qui continuaient d'exister. »

Avec *Le désenchantement du monde*, Gauchet utilisait le prisme du télescope ; c'était la traversée au pas de charge de deux mille ans d'histoire chrétienne. *La révolution des droits de l'homme*, c'est l'histoire vue au microscope. Pour cerner

ces moments de rupture, le philosophe s'attarde à ces quelques jours d'été où s'élabore la Déclaration de droits. « Dans les deux cas, il s'agit de rendre étrange ce qui nous est familier. La lune au télescope, c'est autre chose que la lune que l'on voit à l'œil nu ; une goutte d'eau au microscope, c'est autre chose que la goutte vue à l'œil nu. L'énoncé des droits de l'homme nous semble évident, mais cette évidence ne résiste pas à l'analyse. »

Exemple ? Le premier article de la Déclaration : « Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits. » À l'Assemblée constituante, en août 1789, les Révolutionnaires se sont presque étripés, rappelle Gauchet : fallait-il écrire seulement que les hommes naissent libres et égaux en droits, ou fallait-il ajouter qu'ils le demeurent ? « Cette nuance peut paraître dérisoire, mais elle a de lourdes conséquences. La Déclaration américaine dit 'Les hommes ont été faits libres et égaux', mais elle ne dit pas qu'ils le demeurent. En plus, cette idée d'un créateur, sous-jacente à la déclaration américaine, les Français n'en voulaient pas. »

« Et de toutes manières, ajoutera Gauchet, les hommes ne naissent pas libres : concrètement, nous naissons dépendants de nos parents, et inégaux. » La Déclaration des droits et la Révolution française deviennent ainsi « des événements bizarroïdes et difficilement compréhensibles. »

À partir de cette notion des droits de l'homme, Gauchet cherche aussi à éclairer la divergence entre l'histoire nord-américaine et l'histoire européenne. Le secret de cette divergence ? C'est qu'on n'entend pas les droits de la même façon en Europe et en Amérique du Nord,

« pour des tas de raisons qui tiennent entre autres à la religion ». En Europe, les droits de l'homme se sont imposés contre la religion. « Les droits de l'homme, ça veut dire le règne des hommes, donc autre chose que le règne des dieux ou de Dieu. Pour les Américains, les droits de l'homme se présentent à l'intérieur de la religion. C'est très différent. »

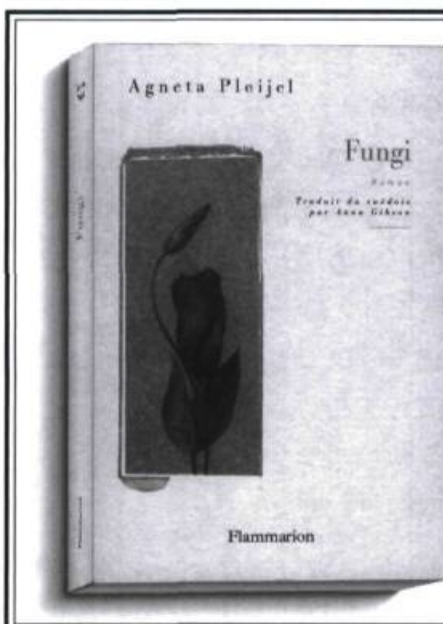
Les droits de l'homme annulent-ils les droits de la collectivité ? « Partons d'une idée très simple, celle qu'une société d'individus est une société qui a à fabriquer des individus. Les fabriquer, ça veut dire par exemple les éduquer, s'en occuper lorsqu'ils cessent d'être des individus : quand ils sont malades, quand ils deviennent dépendants. Il faut alors leur redonner une indépendance, mais ça prend un État pour le faire. En arrive-t-on forcément là ? Il faut savoir la nature exacte du fondement sur lequel nous nous appuyons. Or en prenant à la lettre la Déclaration française des droits de l'homme, on peut foutre en l'air, dans le quart d'heure qui suit, tous les gouvernements établis ! »

Le plus frappant chez Marcel Gauchet, ce philosophe encore jeune, c'est sa lucidité. En analyste rigoureux et aigu de son temps, il déploie son énergie intellectuelle à expliquer. Les démocraties sont malades ; les « grandes religions laïques » – comme le progrès – ne sont pas très en forme non plus ; le christianisme surnage. Le christianisme a bien des soubresauts : en Amérique latine, en Europe de l'Est où il a constitué une affirmation spirituelle contre le communisme. Mais il demeure surtout une sorte de vestige auquel les gens se raccrochent par besoin de se définir une identité et des valeurs. On

pourrait même imaginer – pourquoi pas – que le christiano-bouddhisme devienne la religion du XXI^e siècle, avance Gauchet. Mais sans le sens qu'a pris le religieux aux temps antérieurs de l'ère chrétienne.

L'idée de Marcel Gauchet, que nous sommes sortis de l'ancien monde hiérarchique pour entrer dans celui où il nous revient désormais de fabriquer notre histoire, est finalement peut-être la bonne, pour ne pas dire la seule viable. Mais pour y arriver, nous aurons sans doute encore besoin des philosophes. **■**

Marcel Gauchet a publié, entre autres : *La pratique de l'esprit humain : l'institution asilaire et la révolution démocratique* avec Gladys Swain, Gallimard, 1980 ; *Le désenchantement du monde : une histoire politique de la religion*, Gallimard, 1985 ; *Un monde désenchanté ?* (débat avec Marcel Gauchet sur *Le désenchantement du monde*), Cerf, 1988 ; *Philosophie des sciences historiques*, Presses Universitaires de Lille, 1988 et *La Révolution des droits de l'homme*, Gallimard, 1989 ; *L'inconscient cérébral*, Seuil, 1992 ; *La révolution des pouvoirs, La souveraineté, le peuple et la représentation, 1789-1799*, Gallimard, 1995.



« Lire *Fungi*, c'est faire la rencontre d'un personnage fabuleux, un anti-héros total : Franz Wilhelm Junghuhn qui est laid, malheureux et désespéré... mais aussi ex-étudiant en médecine (peu doué), légionnaire (vraiment peu doué), mycologue et naturaliste (très doué), penseur, grand admirateur d'un professeur philosophe (inspiré de Schopenhauer), amoureux (éperdu)...

Franz Wilhelm Junghuhn nous raconte, avec lucidité et candeur, sa vie qui, mine de rien, devient riche en péripéties et réflexions de toutes sortes.

Chapeau à l'auteure d'origine suédoise, Agneta Pleijel, qui sait se faire oublier tant on croit que c'est ce cher Franz Wilhelm Junghuhn qui a écrit ce livre ! Un roman insolite, enlevant (on le lit d'un coup), et superbement écrit. »

Dominique Caron
et les libraires de chez Pantoute

Fungi

Flammarion

Visitez notre site web au : <http://www.flammarion.qc.ca>